

Freud et Lacan ou l'art de jeter de la poudre aux yeux

La psychanalyse ne serait-elle qu'un dogme, une religion ? Et Freud, qu'un imposteur ? Au cours des dernières décennies, le travail de démystification du « maître » et de son œuvre a pris une ampleur considérable. Le professeur Jacques Van Rillaer, qui a contribué très tôt à asseoir cette fronde, lui donne une nouvelle impulsion en publiant *Freud & Lacan, des charlatans ? Faits et légendes de la psychanalyse* aux Éditions Mardaga.

Philippe Lambert



Pour ses disciples, Freud est un génie dont les propos, incontestables, ne souffriraient aucune remise en question. À les entendre, on pourrait même croire que toute la psychologie est contenue dans l'œuvre de Freud, comme s'il n'y avait rien eu avant et que la discipline eût cessé d'évoluer après.

Mais voilà, les archives Freud (Washington, Londres), qui sont malheureusement distillées au compte-gouttes, et les écrits de certains contemporains du « maître » lèvent le voile sur le dessous des cartes, qui s'apparente à une imposture. Freud a menti, falsifié les résultats de thérapies. Jamais ses travaux, qui semblent n'être faits que d'emprunts à des idées passées, recyclées, et d'assertions dont les fondements vacillent sur les sables mouvants de la généralisation abusive, n'ont épousé la démarche scientifique.

Professeur émérite de l'Université de Louvain et de l'Université Saint-Louis, à Bruxelles, Jacques Van Rillaer est un freudo-lacanian défrôqué - après avoir fait partie de l'École belge de psychanalyse durant plus de dix ans, il fut gagné par le doute et finit par prendre résolument ses distances en 1979 par rapport à une discipline qu'il avait révéra. Deux ans plus tard, il publia *Les illusions de la psychanalyse* chez Mardaga. Et en 2005, il fut l'un des auteurs phares du *Livre noir de la psychanalyse* (éditions Les Arènes). Il nous revient avec une version condensée et actualisée des *Illusions de la psychanalyse*. *Freud & Lacan, des charlatans ? Faits et légendes de la psychanalyse* est un ouvrage très vivant et très documenté où le freudisme et le lacanisme sont détricotés à la lumière des errements et des mystifications de leurs fondateurs.

TM : Jacques Van Rillaer, vous avez été freudo-lacanian durant une dizaine d'années. Quels sont les éléments qui ont discrédité la psychanalyse à vos yeux ?

Prof. V. R. : De 1966 à 1979, j'ai fait partie de l'École belge de psychanalyse, fondée sur le modèle de l'École de Lacan. La formation y portait davantage sur des textes freudiens que lacaniens. J'ai fait une analyse didactique, ai pratiqué l'analyse et ai défendu en 1972 ma thèse de doctorat sur le thème de l'agressivité en psychanalyse. Ma prise de distance est allée d'une adhésion sans réserve quand j'étais étudiant (années 1960) jusqu'à une remise en question assez radicale vers 1979, en passant par beaucoup de questionnements et de doutes. Mes critiques principales ne sont pas originales. Plusieurs ont été énoncées il y a un siècle : la méthode d'interprétation permet toujours d'arriver aux thèmes freudiens grâce à des associations libres et à l'invocation de l'Inconscient « freudien », que les analystes seraient les seuls aptes à déchiffrer ; les théories se caractérisent par des généralisations abusives ; la thérapie est peu efficace pour les troubles sérieux. Une série de critiques sont apparues à partir des années 1970, quand des archives et des correspondances de Freud ont été publiées.

TM : Dans les années 1980, le célèbre psychologue britannique d'origine allemande Hans Eysenck écrivait : « Freud, sans aucun doute, était un génie, non de la science, mais de la propagande. (...) Il est temps de traiter la psychanalyse comme une curiosité historique. » Partagez-vous cet avis ?

Prof. V. R. : Freud était un homme exceptionnellement doué : excellent écrivain (ce qui lui a valu le Prix Goethe en 1930), travailleur acharné, lecteur boulimique, praticien inlassable, organisateur doué et persuasif. Ces dons lui ont permis de réaliser son désir obsédant de devenir célèbre.

Il n'est pas un génie de la science. Il écrivait à son ami Wilhelm Fliess le 1er février 1900 : « Je ne suis absolument pas un homme de science, un observateur, un expérimentateur, un penseur. Je ne suis rien d'autre qu'un conquistador par tempérament, un aventurier. » Il n'était pas du tout un observateur méthodique et consciencieux de comportements. Il était avant tout préoccupé de théoriser et il appliquait ses quelques thèses sans faire des observations systématiques. Avec raison, le célèbre sexologue Albert Moll disait dès 1909 que Freud basait ses histoires de cas sur sa théorie plutôt que sa théorie sur des observations cliniques. Freud a eu le mérite de stimuler le développement de la psychologie et de la psychiatrie, mais de l'ensemble de ses thèses quasi rien d'original ne résiste au regard des critères actuels de la recherche scientifique.

TM : Le psychiatre allemand Alfred Hoche disait en 1908 : « Il est certain qu'il y a du nouveau et du bon dans la doctrine freudienne de la psychanalyse (...). Malheureusement, le bon n'est pas neuf et le neuf n'est pas bon. » Quelles réflexions cette citation vous inspire-t-elle ?

Prof. V. R. : La première fois que j'ai lu cette opinion (c'était chez Eysenck), j'ai été choqué. Ce n'est que lorsque j'ai lu l'extraordinaire livre de Henri Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, que j'ai constaté que beaucoup d'idées attribuées à Freud n'étaient qu'une reprise d'idées plus anciennes. Par exemple, Griesinger, le psychiatre allemand le plus représentatif du milieu du XIXe siècle, avait écrit que « la dissimulation de l'accomplissement de désirs est un trait commun aux représentations du rêve et de la psychose ». Freud cite cette phrase et reprend l'idée mais en affirmant que tout rêve est toujours la satisfaction hallucinatoire d'un désir refoulé. Pour expliquer les cauchemars, il doit dès lors recourir à des explications alambiquées. En fait, nous rêvons de nos désirs, mais aussi de nos peurs, de nos dégoûts, de nos préoccupations. L'erreur de Freud, ici comme ailleurs, c'est la généralisation à outrance.

TM : Vous écrivez en substance que Freud a menti sur ses succès thérapeutiques et qu'il s'est inventé des patients...

Prof. V. R. : Le mensonge le plus célèbre concerne le cas « princeps » de la psychanalyse : Anna O., alias Bertha Pappenheim, qualifiée d'« hystérique ». Elle avait été traitée en 1880 par Joseph Breuer, le mentor de Freud. Freud a prétendu à plusieurs reprises qu'elle avait été délivrée de « tous » ses symptômes et que son cas était le prototype de sa méthode. En 1971, Ellenberger, qui avait mené une enquête pour trouver l'identité de la patiente, a découvert dans les archives de l'Institut de psychiatrie des Binswanger que la patiente y avait été placée et que, loin d'avoir été guérie par « la cure par la parole », son état n'avait fait que se détériorer. Elle est restée pendant cinq ans dans cet établissement, avec quelques interruptions.

La publication intégrale des lettres de Freud à Fliess a été une catastrophe pour sa réputation de scientifique intègre. On apprend par exemple qu'il déclare, dans une conférence à l'Association pour la psychiatrie et la neurologie de Vienne, qu'il a guéri 18 hystériques grâce à la mise au jour d'expériences sexuelles « subies au temps de la première enfance », toutes oubliées parce que refoulées. Au terme de l'exposé, le professeur de psychiatrie Richard von Krafft-Ebing commente : « Cela ressemble à un conte de fées scientifique. » À la lecture des lettres à Fliess, on découvre que von Krafft-Ebing avait vu juste. Freud écrit, dans la lettre qui suit cette conférence : « Mon cabinet est vide, je n'ai pas vu de nouveau visage depuis des semaines, n'ai pu commencer aucune cure nouvelle, et aucune des anciennes n'est encore terminée. » La guérison des « 18 hystériques » était manifestement du bluff !

Deux ans plus tard, Freud publie un article où il affirme avoir « observé dans plus de 200 cas » que la cause de la neurasthénie (on dirait aujourd'hui « dépression » ou « syndrome de fatigue chronique ») est sans exception « la masturbation excessive ou des pollutions accumulées ». Il a non seulement commis une

erreur méthodologique, car il n'a pas songé à s'interroger sur la fréquence de la masturbation chez des non-neurasthéniques, mais il a manifestement menti. On ne trouve quasi pas de cas de neurasthéniques dans les lettres à Fliess, où il raconte au jour le jour les histoires de ses patients.

TM : Freud a-t-il aussi menti sur des observations ?

Prof. V. R. : En effet. Voici un exemple. Il écrit en 1896 que les troubles hystériques et obsessionnels sont causés par des expériences sexuelles dans la prime enfance et leur refoulement ; la condition nécessaire et suffisante pour guérir est de retrouver le souvenir de ces expériences. Il ajoute : « Les malades ne racontent jamais ces histoires spontanément. On ne réussit à réveiller la trace psychique de l'événement sexuel précoce que sous la pression la plus énergique du procédé analyste et contre une résistance énorme, aussi faut-il leur arracher le souvenir morceau par morceau. » Quelques années plus tard, alors qu'il doit admettre que ces sévices sont loin d'être la règle, il déclare que ses patients (en majorité des femmes) lui racontaient spontanément des histoires d'inceste. Il a toujours nié avoir suggéré quoi que ce soit. À y regarder de près, il conditionnait ses patients à « découvrir » ce qu'il croyait devoir toujours retrouver.

TM : Freud a parfois qualifié les patients de « nègres ». Que voulait-il dire ? Était-ce pour parler des limites de la psychanalyse ?

Prof. V. R. : En 1911, il écrit à Binswanger, directeur d'un institut psychiatrique, qu'il lui envoie plusieurs nègres. Binswanger ne comprenant pas le terme, Freud lui précise : « Les nègres proviennent d'une vieille blague courante chez nous ; on appelle la cure psychanalytique "un blanchiment de nègre". Je me console souvent en me disant que si nous sommes si peu performants au niveau thérapeutique, nous apprenons au moins pourquoi on ne peut l'être davantage. »

Ainsi on comprend ce que Freud avait écrit à sa fille Mathilde en 1908 en parlant d'un tirage du loto auquel il avait participé : « En cas de gain, j'interromprais ici le blanchiment des nègres. »

Freud est devenu de plus en plus pessimiste sur l'efficacité de son traitement. Les déclarations euphoriques de la fin des années 1890, alors qu'il consommait de la cocaïne, contrastent avec celles qu'on trouve dans ses lettres à partir des années 1910. Il écrit déjà le 18 janvier 1909 à Oscar Pfister, pasteur protestant et ami : « Un peu par plaisanterie, mais aussi à vrai dire sérieusement, nous avons coutume de reprocher à notre psychanalyse d'exiger, pour être appliquée, un état normal et de se heurter à une barrière dans les anomalies établies dans le psychisme, ce qui revient à dire que la psychanalyse trouve ses meilleures conditions d'application là où on n'en a pas besoin, chez les gens normaux. » Quelques années plus tard, il écrit à Pfister qui lui demande s'il peut envoyer un patient : « Tout mon temps est accaparé par des médecins anglais et américains. En sorte que je travaille maintenant pour le dollar et n'arrive à rien faire d'autre. » A partir des années 1910, il ne fait pratiquement plus que des analyses « didactiques », destinées à former des psychanalystes. Cette activité est plus confortable, plus gratifiante et plus rentable. Lacan fera de même : les didactiques, à raison d'une soixantaine par jour, seront un business extrêmement rentable.

TM : Comment Freud faisait-il face à ses contradicteurs ?

Prof. V. R. : *L'inconscient ne pouvant pas être appréhendé directement, les explications qui s'y réfèrent sont des inférences, des suppositions. Dès le début, les confrères et disciples de Freud ont imaginé d'autres interprétations que les siennes. Freud a rapidement présenté ces explications divergentes comme l'expression de « résistances » affectives, de « refoulements » et de troubles mentaux. Ainsi il a qualifié Adler et Ferenczi de « paranoïaques » et Jung de « névrosé ». C'est devenu son principal mécanisme de défense.*

TM : Le complexe d'Œdipe : un mythe faisant écho aux propres problèmes de Freud ?

Prof. V. R. : *Il faut bien rappeler ce que Freud entendait par ce complexe, qui n'a pas grand-chose à voir avec les versions populaires du genre : « Ma fille dit qu'elle voudrait se marier avec son papa ». Jusque dans son dernier livre (1939) Freud dit clairement qu'il s'agit du désir de « posséder corporellement » sa mère et de se « débarrasser » de son père. Déjà Jung, en 1912, trouvait farfelu de généraliser ces désirs à tous les hommes. Ferenczi, le disciple préféré après la rupture avec Jung, dira à la fin de sa vie : « Freud voulait vraiment tuer son père. Au lieu de le reconnaître, il a établi la théorie de l'Œdipe parricide, mais manifestement par rapport aux autres seulement, et pas par rapport à lui-même. » Beaucoup d'indices plaident en faveur du fait que ces désirs étaient propres à Freud. Ce n'est qu'en imaginant que ces désirs sont « inconscients » qu'on peut prétendre qu'ils sont universels.*

TM : Alors qu'elle est fortement en recul dans la plupart des pays, pourquoi la psychanalyse est-elle toujours très prisée en France et en Argentine ?

Prof. V. R. : *Le succès de la psychanalyse en France est très largement dû à Jacques Lacan. Ce psychiatre-psychanalyste, extrêmement doué et cultivé, a assuré un enseignement où il a prôné le retour aux textes freudiens mais où, en réalité, il a élaboré une conception de la psychanalyse de plus en plus imprégnée de philosophies alors à la mode : surtout Hegel présenté par Kojève et Heidegger. Il a ainsi intéressé et même fasciné une partie de l'intelligentsia française. Par ailleurs, il a ouvert tout grand les portes de la profession de psychanalyste. Avidé d'argent, mais plus encore semble-t-il de pouvoir, il a mené de plus en plus d'analyses didactiques pour former des disciples. La durée des séances est devenue de plus en plus courte au fil des ans (quelques minutes au lieu des 45 prévues par l'Association psychanalytique internationale). Finalement l'Association internationale n'a plus reconnu ses didactiques et Lacan a créé en 1964 sa propre École où il ne s'est plus du tout gêné. Il a alors accepté que des personnes qui n'avaient pas fait d'études de psychiatrie ou de psychologie deviennent psychanalystes. En 1967, il a fait un pas de plus dans l'« ouverture » à la profession d'analyste. Il a proclamé que « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même ». Des milliers de personnes - philosophes, travailleurs sociaux, prêtres défrôqués, artistes, etc. - sont alors devenues analyste lacanien. Rappelons que le titre de « psychanalyste » n'est protégé légalement nulle part*

dans le monde, contrairement à « psychologue », « psychiatre » et « psychothérapeute ». Tout le monde peut s'en « autoriser ».

Parmi les facteurs qui expliquent l'engouement des Argentins pour la psychanalyse, on peut citer leur tradition d'admiration pour ce qui vient d'Europe, en particulier d'Angleterre et de France. N'ayant pas de tradition psychiatrique ni psychologique propre, ils ont adopté le freudisme sans réticence. Avant son introduction, ils se passionnaient déjà pour les rêves, l'hypnose, les questions sexuelles et la psychothérapie. Le freudisme est apparu comme la réponse « scientifique » et moderne à ces intérêts.

TM : In fine, Freud et Lacan seraient-ils des « charlatans » ?

Prof. V. R. : *Selon le Petit Robert, un charlatan est quelqu'un qui prétend avoir des moyens de guérison merveilleux et qui séduit son public avec de beaux discours. En ce sens, le terme convient à Freud et Lacan. Freud prétend avoir trouvé un moyen de guérison, qui en réalité est peu efficace, et il a produit des discours séduisants. L'expression convient surtout à Lacan. Au fil du temps, il s'est exprimé dans une langue de plus en plus ésotérique, pratiquant ce que Freud appelait « l'idolâtrie des mots » (Wortgötzendienst) et qu'il abhorrait. Un exemple, qui m'a laissé très songeur quand j'étais encore psychanalyste, est sa conclusion d'une interview à la T.V (éditée dans Télévision, éd. Seuil) : « L'interprétation doit être preste pour satisfaire à l'entreprêt. De ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire. » La première phrase semble contredire ce qu'enseignait Freud, à savoir qu'il ne faut jamais se presser de donner une interprétation. J'ai souvent demandé à des lacaniens de m'expliquer la seconde. Les explications, lorsqu'elles sont données, divergent très largement ...*

À la fin de sa vie, jetant le masque, Lacan a déclaré : « Notre pratique est une escroquerie, bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué, c'est quand même ce qu'on appelle d'habitude du chiqué » et « La psychanalyse n'est pas une science. C'est un délire, un délire dont on attend qu'il porte une science. On peut attendre longtemps ! » ■



Freud & Lacan, des charlatans ? Faits et légendes de la psychanalyse, Éditions Mardaga